

États d'âme

Francis Van de Woestyne

Alexandre Jollien

1976. Naissance à Sierre (Suisse). Infirmier moteur cérébral, il passe 17 ans en institution puis découvre la philo. 1997. Il obtient une licence en lettres puis une maîtrise en philosophie. Il a publié de nombreux ouvrages parmi lesquels *Éloge de la faiblesse* (Éd. du cerf, 1999), *Petit traité de l'abandon* (Éd. Seuil 2012), *Trois amis en quête de sagesse* (avec Matthieu Ricard et Christophe André (L'Iconoclaste 2016)).

Douleur et douceur

S'aimer, aimer son corps, malgré la différence, la souffrance qu'il porte depuis la naissance. Éprouver quand même des moments de joie, grâce aux autres. Vaincre ce combat, quotidien, malgré les douleurs, les démons qu'un handicap peut entraîner dans la vie. Fuir les regards, parfois meurtriers des autres. Parce que, avoir un handicap visible, c'est, dit le philosophe suisse Alexandre Jollien, comme "avoir un bout de merde sur le front".

Le propos choquera peut-être. Il est celui d'un homme qui s'est construit avec un handicap. Il a sans doute trop bougé dans le ventre de sa mère et s'est enroulé autour de son cordon ombilical. Il est né infirme moteur cérébral et a été placé dans une institution jusqu'à l'âge de 17 ans. Il n'a marché qu'à huit ans.

Mais si son corps est meurtri, son cerveau grandit. À l'adolescence, il se découvre une passion pour la philosophie quand un aumônier lui dit qu'il réfléchit comme un philosophe. Ses parents, issus d'un milieu ouvrier, croient en lui. "Quand je leur ai annoncé que je voulais être philosophe, ils sont allés voir la définition dans un dictionnaire..." Pour s'entretenir avec lui, il faut être libre, disponible, ouvert et ne garder que le cœur pour recevoir la douceur, mais aussi la douleur dont il parle avec franchise. Comment être heureux malgré la souffrance d'un corps que l'on aurait voulu parfait ? La leçon de vie qu'offre Alexandre Jollien est émouvante. Il ne cache pas ses tristesses. Mais il souligne ses moments de joie "plus compatibles avec les hauts et les bas de l'existence".

Il y a des regards destructeurs. Il y a aussi des regards bienveillants. Ceux qu'Alexandre Jollien reçoit lors de la publication de ses livres. Il reçoit, mais il donne aussi beaucoup. Son don est immense. Philosophiquement, mais aussi, surtout, humainement. Ses livres se découvrent à petite dose. On en sort avec le sentiment que le courage ne se montre pas. Il se vit, intérieurement.

V.d.W.

"J'aurais aimé avoir le don du bonheur"

Dans quelle famille avez-vous grandi ?

Je suis né en Suisse. Je suis originaire d'un milieu ouvrier, populaire. Mes parents étaient très généreux. Quand je leur ai annoncé que je voulais être philosophe, ils sont allés chercher le dictionnaire parce qu'ils ne savaient pas ce que c'était... Mais ils ont répondu spontanément : on sera là pour t'aider. Il n'y avait pas de livres à la maison. Je n'ai jamais vu mon père lire.

Vous avez beaucoup remué dans le ventre de votre maman, vous avez été étranglé par le cordon ombilical...

Cela a amené à un handicap et a inauguré une vie peut-être pas si facile que cela. Mais j'essaie qu'elle soit dans la joie, dans le fait de se construire intérieurement, grâce aux autres, grâce à une quête spirituelle. Mais ma vie a commencé par une part d'ombre...

Laquelle ?

J'ai vécu pendant 17 ans dans une institution pour personnes handicapées. J'étais donc éloigné de mes parents et cette absence était très très dure à vivre, existentiellement. Il y avait pourtant beaucoup d'empathie. Les progrès de chacun étaient vécus comme les victoires de tous. Il y avait une vraie gratuité dans la générosité que je n'ai pas forcément toujours trouvée ailleurs. Quand j'ai appris, très tard, à marcher, vers l'âge de huit ans, je n'ai nullement senti de la jalousie chez ceux qui n'y parvenaient pas. Au contraire, ils étaient heureux. C'est très inspirant. Mais vous savez, le passé pour moi, c'est un bloc monolithique : les années se succédaient dans une sorte d'anonymat.

Un jour, vous découvrez Socrate...

À l'institut, il y avait un aumônier. Un jour, il m'a dit : "Toi, tu es philosophe." Je ne savais pas non plus ce que cela signifiait. Je suis aussi allé chercher à la bibliothèque un livre écrit par un philosophe, Jeanne Hersch, et je suis tombé sur Socrate. Toutefois, les médecins étaient réticents à ce que j'entreprenne des études parce que mon QI avait été évalué assez bas. Cela me fait rigoler aujourd'hui, pas par prétention, mais cela démontre qu'il y a des trucs qui ne vont pas dans la société. On enferme les gens dans des cases. Ce sont mes parents qui, contre l'avis des médecins, ont insisté pour que je fasse des études. J'ai donc été au collège à Sion puis à l'Université de Fribourg, où j'ai obtenu une licence en lettres puis une maîtrise en philosophie. J'ai poursuivi mes études en Irlande, où j'ai rencontré ma femme.

Aujourd'hui, comment vous définissez-vous ?

C'est la question la plus difficile. Je n'aime pas trop y répondre parce que, quand on se définit, on se loge dans des étiquettes et des cases. Qui suis-je ? Je suis chaque jour en train de me découvrir et de me construire grâce aux autres. Je pense que j'ai trois vocations : la première, je suis une personne handicapée qui doit essayer d'accueillir cet état avec joie ; mon métier est d'essayer d'être philosophe ; et j'ai aussi une vocation de père de famille qui est vitale à mes yeux.

Vous avez beaucoup écrit et parlé de la souffrance. Comment

avez-vous fait pour survivre, intellectuellement, dans un corps qui vous enfermait, physiquement ?

L'enfant que j'étais avait déjà une aspiration intellectuelle, tournée vers l'intériorité, mais je ne savais pas quel mot mettre pour approfondir cela. J'imagine que je devais être un enfant très anxieux par les circonstances, la précarité, la séparation. Dans l'institution, nous vivions en vase clos, nous étions protégés. L'expérience redoutable du regard des autres est venue après. C'est cela qui est fragile. Être handicapé, c'est comme avoir un bout de merde sur le front. Quand je repense à mon enfance, je n'ai pas le souvenir d'avoir été consolé. J'ai d'ailleurs fait mon mémoire sur la consolation dans la philosophie. Mais dans ce paquet qu'est le passé, je n'ai pas expérimenté la consolation. Depuis, oui.

Vous avez fondé une famille, vos lecteurs sont nombreux et enthousiastes, les critiques vous encensent... Vous avez reçu plusieurs prix.

Cela n'est pas du même niveau. La blessure que l'on ressent enfant, due à un handicap physique, la différence, le rejet, cela est incroyablement dur à vivre. Mais une des voix de la libération, c'est d'accepter qu'il y a une part qui est et restera toujours inconsolable. Il faut œuvrer pour repousser la haine du corps. On ne peut pas assumer seul ce travail. Comme le dit Aristote, "nous sommes des êtres politiques, nous avons besoin de l'autre".

"Je suis originaire d'un milieu ouvrier. Quand j'ai annoncé à mes parents que je voulais être philosophe, ils sont allés chercher le dictionnaire parce qu'ils ne savaient pas ce que c'était..."

Jusqu'où aller dans la souffrance ?

Nous ne nous permettons pas toujours de vivre la souffrance jusqu'au bout par peur qu'elle nous envahisse. Mais moi, quand je souffre, je souffre. C'est comme les enfants. Quand ils pleurent, ils y vont à fond et après ils passent à autre chose.

Vous citez souvent Nietzsche. Mais il y a une citation de lui que vous détestez : "Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts."

Quand on impose cela à quelqu'un qui souffre vraiment, c'est de la maltraitance. Si on assène cette sentence quand l'autre est en pleine souffrance, et c'est souvent le cas, je trouve cela catastrophique. Mais cette phrase, on peut aussi la lire comme une invitation : regarde par où tu es passé et où tu es maintenant, cela appelle à une gratitude.

Pourquoi certains souffrent-ils plus que d'autres ? Une vie avec souffrance donne-t-elle du sens à ceux qui la vivent... ?

Ce n'est pas la souffrance qui grandit, c'est ce que l'on en fait. La souffrance peut aigrir certaines personnes, chez d'autres elle peut libérer. Mais il ne faut évidemment pas chercher la souffrance pour elle-même, elle est cruelle. Le chemin spirituel peut aider à alléger le fardeau. Il y a une souffrance qui est ontologique, c'est le tragique de l'existence : on va tous mourir. De surcroît, il y a des ma-lentendus, des injustices, le défi est de ne pas se faire "bousiller" par cela. J'ai écrit *Eloge de la faiblesse* dans le sens où elle permet de se rapprocher de l'autre et de lancer dans une aventure de progrès, ensemble.

Pourtant, notre société interdit de baisser les bras. Les élo-



"Maître Eckhart dit : 'Si tu as un ami pauvre, c'est que ce n'est pas ton ami.' C'est magnifique. Un ami s'engage. Si vous avez un ami pauvre, c'est parce que vous le laissez dans la pauvreté."

ges sont ceux de la force, de la performance...

Ah mais justement ! On vit toujours des rythmes de dingue dans nos vies aujourd'hui. Tout est fait pour nous mettre dans un rythme dans lesquels les plus faibles sont laissés sur le bas-côté. En plus, avec une culpabilisation de ces derniers, des expressions comme "il s'est fait un burn-out" ou "elle s'est fait un cancer". Non ! Celui qui insinue que si une personne perd pied, c'est de sa faute, non ! La société aussi dé-tient une part de responsabilité.

Vous écrivez : "Quand je vais mal, je me pose une seule question : comment puis-je poser un acte pour que cela aille mieux... ?"

Absolument. Quand on loupe un tram – vous me direz que c'est insignifiant dans la vie –, on peut se poser mille questions, mais l'interrogation qui vient souvent est : "J'aurais pu, j'aurais dû." Non. La seule question est : "Quand est le suivant ?"

Vous faites la distinction entre la bonne santé et la grande santé...

Nietzsche, encore lui... Dans le *Gai savoir*, il opère une distinction entre la grande santé et la bonne santé. La grande santé, c'est s'ouvrir à toutes ses possibilités, c'est faire avec ses vulnérabilités, ses angoisses, ses handicaps. L'idée est de construire une grande santé avec son paquet d'imprévus et de dé-terminations qui nous arrivent. Ce n'est pas de viser un idéal totalement inaccessible. Être en bonne santé, cela met beaucoup de monde sur la touche. La question est : comment avec qui je suis, être dans la grande santé plutôt que frénétiquement viser la bonne santé. Nietzsche explique que la maladie n'est pas le contraire de la santé. La santé est souvent perçue comme le silence des organes : on s'aperçoit qu'on n'est plus en santé quand un organe se rappelle à notre souvenir. Quand on est dans la bonne santé, on ne s'en aperçoit pas... Combien de gens sont vraiment "impeccables", se sentent en pleine forme ?

Nous avons beaucoup parlé de souffrance. Passons au bonheur...

Je crois plutôt à la joie qu'au bonheur, qui est devenu un produit de consommation que l'on associe à la plénitude, au confort et à toutes ces marchandises. La joie me paraît plus compatible avec les hauts et les bas de l'existence. Elle consiste à mes yeux à dire "oui" : c'est une présence.

Comme chante Souchon, on nous fait croire que le bonheur, c'est d'avoir...

Moi, je plaide plutôt pour le détachement. Mais on vit dans une société où celui qui ne possède pas n'est rien. C'est une tragédie. Prôner le dévouement, cela n'est pas nier la pauvreté. Au contraire. Celui qui prône le dévouement est, quelque part, un privilégié. Entasser ne mène pas au bonheur et crée des inégalités. Le bonheur ou la joie, ce n'est pas l'accumulation, mais plutôt la libération par rapport à des passions tristes, à des attentes, au matériel en gé-néral.

Vous faites le lien entre détachement et engagement...

Je crois que les deux vont ensemble. Souvent, la spiritualité souligne l'aspect détachement, liberté et oublie qu'on vit dans une société : il faut s'engager pour autrui. Moi, seul, je ne tiendrais pas le coup. Maître Eckhart dit : "Si tu as un ami pauvre, c'est que ce n'est pas ton ami." C'est magnifique. Un ami s'engage. Si vous avez un ami pauvre, c'est parce que vous le laissez dans la pauvreté.

C'est quand on n'a plus rien à perdre que l'on a le plus à donner. Maintenant, j'ai une femme, des enfants. D'où les angoisses. Quand on peut perdre, on a des craintes et on s'accroche à ce que l'on a. La voie spirituelle est un chemin de liberté.

Nietzsche dit aussi qu'une des voies du bonheur est de se demander chaque matin à qui l'on peut faire plaisir. Le faites-vous ?

C'est magnifique : remplacer le ritualisme par un truc concret. S'offrir aux autres, c'est aussi un art de vivre. J'essaie d'appliquer cela... Ce matin, je n'ai pas encore eu le temps de me poser la question...

Suite page 48

“Il faut éviter de donner des explications a priori aux malheurs qui nous arrivent”

Suite de la page 47

Êtes-vous d'accord avec cette phrase: “Quand je me regarde, je me déssole, quand je me compare, je me console.” Dire cela, c'est instrumentaliser l'autre. C'est presque se réjouir du malheur de l'autre. Quand on souffre, on sent bien que cette phrase n'est pas opérante.

Le malheur, écrivez-vous, est une construction mentale.

Il y a évidemment des malheurs objectifs, des épreuves de la vie qui sont terribles. Mais beaucoup de psychodrames sont dus au mental, à l'insatisfaction, à la comparaison. La joie n'est pas une construction du moi. On ne peut pas être heureux seul, sauf à être un grand sage, éventuellement. Schopenhauer dit qu'on est comme des porcs-épics, quand on est seuls, on a froid et quand on va vers l'autre pour se réchauffer, on se fait piquer par l'autre et on pique l'autre. C'est tragique comme approche. Il faut enlever ses piquants. Nous sommes des gouttes d'eau de l'océan de l'humanité. Mais certaines gouttes d'eau peuvent ressembler à des porcs-épics si on est mu par l'intérêt, le calcul.

Une goutte d'eau seule n'a pas beaucoup d'intérêt...

En effet, elle se dessèche, elle disparaît. Il faut passer de l'isolement du porc-épic où on est tous en guerre les uns contre les autres à la goutte d'eau dans l'océan qui est une grande paix.

Le film “Presque” est né de votre amitié avec Bernard Campan. On y rit beaucoup...

L'humour est un instrument de liberté. Rire de soi permet aussi de mettre à distance qui nous sommes. Le film veut montrer que l'amitié permet à chacun de se construire, l'autre nous accule tel que l'on est. L'ami est exigeant parce qu'il connaît nos infinies possibilités. C'est cela un ami.

Quel est le sens de la vie?

Vous me demandez cela à dix heures du matin...!

Je peux revenir ce soir, avec un verre de bon vin...?

Je ne crois pas que la vie ait vraiment un sens. On découvre ce que l'on peut faire de l'existence chemin faisant. Il n'y a pas une explication générale qui dirait pourquoi il y a ce souffle de vie. Cependant, je pense qu'on peut jeter une lumière sur les

événements sombres et dire: ce qui s'est passé a été une occasion de progrès, de confiance. En tout état de cause, il faut éviter de donner des explications a priori aux malheurs qui nous arrivent.

Le destin existe-t-il? Peut-on agir sur sa destinée?

Pour se rapprocher de Spinoza, je dirais que l'on est à la fois déterminé et libre. Les deux vont de pair, ils ne sont pas contradictoires. Il faut trouver la liberté au sein même des contraintes.

Vous êtes parti trois ans à Séoul, à la recherche du “zen”. L'avez-vous trouvé? Non. Mais c'est cela qui était super. J'y suis allé avec toute ma famille dans l'espoir de guérir des passions tristes, des angoisses. Et je suis revenu de Corée en me disant: il n'y a pas à guérir, il y a à assumer. Il ne faut pas privilégier une spiritualité de la conquête, un adversaire à terrasser, mais bien se pacifier avec les hauts et les bas de la vie, se réconcilier avec l'imperfection et accueillir ses angoisses, ses peurs, ses tristesses. Mais aussi la joie inconditionnelle, c'est-à-dire la joie dans ses conditions. L'idéal n'existe pas ici et maintenant.

Dans un livre franc et courageux “La sagesse espiègle”, vous avez décrit votre addiction à la cyberprostitution masculine. Pourquoi cette mise à nu?

Pour deux raisons. D'abord, Chögyan Trungpa, maître du bouddhisme tibétain, dit que le premier pas dans la vie spirituelle consiste à se démasquer. Ne plus se mentir à soi-même. J'ai aussi écrit *La sagesse espiègle* pour dire que la vie spirituelle ne planait pas dans un ciel lointain des passions mais qu'elle pouvait être incarnée dans des comportements très intenses. Il faut assumer les pulsions, les désirs, la haine du corps, le mépris de soi. La deuxième raison, c'était de ne pas jouer un rôle. J'avais envie de dire tout ce que j'étais. Ce saut a été un acte de confiance. Derrière cette épaisseur humaine, on y revient, il y a la difficulté d'accepter mon handicap. Je suis heureusement sorti de cette addiction en comprenant la quête inaccessible.

Comment vous ressentez-vous?

Par la méditation, le lien à l'autre, la lecture, mes enfants de 18, 17 et 12 ans.

En qui, en quoi croyez-vous?



FRANÇOIS LEONARD

En Dieu. Mais je ne sais pas qui... Maître Eckhart dit: “Dieu libère-moi de Dieu.” J'ai une confiance en quelque chose qui est au-delà.

Vous écrivez: je me couche croyant et me réveille athée...

Oui, c'est vrai aussi. Quand on se lève le matin, on peut être désespéré par tout ce qui nous attend. Et à la fin de la journée, la confiance revient.

Pensez-vous à la mort parfois?

Bien sûr. Mais pas de manière angoissée. Je n'ai pas de tendance suicidaire, mais le jour où cela arrivera, il y aura quand même une certaine libération. Vivre éternellement, cela ne m'intéresse pas trop. Se lever tous les matins, pendant mille ans, quelle horreur!

Qu'y a-t-il après la mort?

Je ne sais pas. On spéculait trop. Un de mes meilleurs amis est croque-mort. Cela m'a réconcilié avec la mort de voir un type qui s'occupe des défunts avec beaucoup de générosité. Je l'ai vu un jour caresser le visage d'une grand-mère. Je l'ai interrogé: “Tu ne mets pas de gants?” Il m'a répondu: “Cette dame, une demi-heure avant, elle était dans les bras de son mari. Pourquoi mettrais-je des gants?” J'ai trouvé cela très beau.

Qu'est-ce qui vous a construit?

Les rencontres. La philosophie.

Êtes-vous un homme heureux?

Je ne me pose pas la question. Il y a des moments de grande joie, d'autres de désespoir.

“Je ne crois pas que la vie ait vraiment un sens. On découvre ce que l'on peut faire de l'existence chemin faisant.”

Du côté de chez Proust

Quelle est votre vertu préférée?

La douceur. **La qualité que vous préférez chez un homme?** La douceur. **Chez une femme?** La douceur. **Votre principal défaut?** L'impatience. **Votre principale qualité?** Ce n'est pas à moi à le dire.

Votre rêve de bonheur? Être comblé. Ne plus éprouver de manque.

Quel serait votre plus grand malheur? Perdre un proche.

Votre auteur préféré? Maître Eckhart.

Votre compositeur préféré? Je ne connais rien en musique classique, je n'écoute que de la techno.

Votre héros préféré dans la fiction? J'adore “The Big Lebowski”. Un loser, cool, j'aime apprendre la sagesse des personnes que l'on rejette.

Qu'est-ce que vous détestez par-dessus tout? L'absence de respect.

Quel est le don que vous auriez aimé avoir? Le don du bonheur.

Comment aimeriez-vous mourir? De rire.

Quelle est la faute, chez les autres, qui vous inspire le plus d'indulgence? J'essaie d'être indulgent pour tout. Ce qui me dérange, c'est la violence et la brutalité.

Avez-vous une devise ou une phrase qui vous inspire? Spinoza: “Bien faire et se tenir en joie”.

Comment les politiques abusent du Point Godwin au total mépris de l'histoire

■ Le nazisme, la Shoah, le “bruit des bottes”... les mots sont souvent lâchés et mal utilisés dans l'arène politique.

Éclairage Alice Dive

Les exemples du genre pullulent dans le débat politique belge. Le dernier en date remonte au début de cette semaine. Lisez plutôt. Tandis que la secrétaire d'État à l'Égalité des chances Sarah Schlitz (Ecolo) tentait de se dépatouiller en vain – elle a démissionné de son poste mercredi – de l'affaire dite “du logo personnel” qui atteste qu'elle a utilisé de l'argent public au profit de sa propre communication, l'une de ses collaboratrices a posté sur son profil Instagram une “story” dans laquelle elle compare le parlementarisme nationaliste flamand Sander Loones, à l'origine de la révélation de l'affaire, à un nazi. De quoi faire bondir les témoins de la N-VA, parmi lesquels l'ancien secrétaire d'État à l'Asile et à la Migration Theo Francken. Face à cette nouvelle polémique, l'écologiste n'a eu d'autre choix que de s'excuser pour les propos tenus par sa collaboratrice mais cela n'a pas calmé le courroux de ses adversaires.

Le nazisme, l'hitlérisme, les fours crématoires, le “bruit des bottes”... d'où vient cette dangereuse tendance à recourir, au mépris de l'histoire, à ces termes pour démonter son adversaire politique lorsque l'on se retrouve à court d'arguments? Que dit de notre société cet usage excessif du fameux Point Godwin (plus une discussion dure longtemps, plus la probabilité d'y trouver une comparaison impliquant les nazis ou Hitler se rapproche de 1. Celui qui s'en rend coupable gagne un Point Godwin, NdLR)?

“La racine du mal, c'est une dégradation générale du langage”, observe Olivier Mannoni, traducteur littéraire et auteur du brillant essai *Traduire Hitler* (Éditions Héloïse d'Ormesson). L'homme a passé huit années de sa vie à traduire *Mein Kampf*. “On constate dans notre société cette incapacité d'utiliser un langage subtil et intelligent, avec de vrais raisonnements. Cette dégradation fait que l'on ne dispose plus des moyens de se communiquer les uns les autres ce que l'on veut vraiment se communiquer. Cela passe par le flou, l'insulte, par de fausses analogies historiques. C'est très inquiétant et pour changer la donne, il faudrait d'abord que la parole politique redeviennne claire et non mensongère.”

En France, ce phénomène qui consiste à utiliser à mauvais escient et au mépris de l'histoire des termes faisant référence à l'Holocauste s'est intensifié au moment de la pandémie de coronavirus. Les soignants qui n'étaient pas vaccinés n'ont pas été réintégrés dans leurs fonctions (ce qui génère à juste titre un débat de fond). S'en est alors suivie une campagne délétère contre le gouvernement français que d'aucuns n'ont pas hésité à qualifier de “gouvernement nazi”. “C'est une assimilation invraisemblable de faits qui n'ont absolument aucun lien”, déplore Olivier Mannoni. Dans le même temps, on a vu rejaillir dans le grand mouvement complottiste qui a accompagné la crise sanitaire des éléments antisémites puissants: des pancartes arborant cette

interrogation “Qui?” pour désigner les responsables de l'épidémie ou “ceux qui veulent tuer tout le monde avec un vaccin”. La réponse, selon eux: les Juifs”. On retrouvait alors sur ces pancartes des personnalités telles que le financier américain-hongrois d'origine juive George Soros, l'écrivain et ancien conseiller spécial de Mitterrand Jacques Attali ou encore le président Macron lui-même judaïsé pour l'occasion.

Mais ce n'est pas tout. Pour brouiller encore un peu plus le débat, d'autres ont choisi de se balader dans les rues de Paris avec l'étoile jaune flanquée du terme “non vacciné”. “C'est dramatique. C'est une bêtise sans nom”, s'offusque Olivier Mannoni. Et lorsque l'on rétorque à ces personnes que cela n'a absolument rien à voir, ils vous traitent immédiatement de “traître”, de “collabo”. Cela contribue à banaliser ce qu'il s'est passé entre 1933 et 1945 à Auschwitz. C'est extraordinairement dangereux et cela se passe aujourd'hui partout en Europe.”

Les “Ukronazis” selon Poutine, même phénomène

Pour illustrer son propos, l'intéressé se réfère notamment à la propagande que mène actuellement le président russe Vladimir Poutine contre les Ukrainiens qu'il qualifie “d'Ukronazis”. Via les canaux de communication officiels et les réseaux sociaux, il tente de faire passer l'idée selon laquelle la Russie symbolise la fin d'Hitler tandis que

l'Ukraine regorge de collaborateurs. “Or, les chiffres attestent que l'armée soviétique était composée de 8 millions d'Ukrainiens et qu'il y avait face à cela 80 000 Ukrainiens qui ont collaboré avec les nazis, objective-t-il. Taxer les Ukrainiens d'Ukronazis, cela procède du même phénomène décrit ci-dessus, à savoir que l'on récupère un événement historique qui a coûté la vie à six millions de Juifs (auxquels il faut ajouter des millions de morts de la Seconde Guerre mondiale) pour noyer le poisson en exploitant la méconnaissance des gens.”

Toutefois, souligne l'intéressé, cet usage erratique du langage au mépris de l'histoire ne doit pas occulter une autre réalité également bien présente aujourd'hui: le retour avéré de généalogues au moins linguistiques et thématiques que

Olivier Mannoni Traducteur littéraire, auteur de l'essai “Traduire Hitler”

l'on croyait disparues, aussi bien en Allemagne avec le parti d'extrême droite AfD qu'en France avec Eric Zemmour et son parti Reconquête!. “Dans ces deux cas, on peut clairement affirmer qu'il y a une résurgence d'éléments qui sont puisés dans la linguistique nazie. Je salue notamment à l'usage du terme ‘renigration’ qui ne veut strictement rien dire en soi, si ce n'est de renvoyer les migrants chez eux sans savoir qui, quoi et comment. C'est un terme de camouflage, il y a la volonté d'exclure, de détruire même si cela n'est pas formulé aussi clairement. C'est une autre réalité qu'il faut impérativement prendre en compte dans ce grand débat”, termine-t-il.



Dans “Le Dictateur” (1940), Chaplin illustre en une scène burlesque la mégalomanie d'un homme ivre de pouvoir.